

L.A.

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. —
 II Prières des Quarante-Heures. — III L'éducation des enfants. —
 IV Le cap sur la lune... — V La " colonie du rapatriement ". —
 VI Le palais épiscopal de Sherbrooke. — VII Mgr Maurice Rivière,
 archevêque d'Aix. — VIII Courtes réponses à diverses consultations.

AU PRONE

Le dimanche 19 septembre

On annonce:

La fête de saint Matthieu (mardi).

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 19 septembre

Messes basses

Du 17e dim., **semi-double**; mém. des Ss. Janvier et comp. (sans
 3e or.); préf. de la Trinité.

Solennité libre

Messe **lue** ou **chantée** (exc. celle du curé), de N.-D. des Sept-Dou-
 leurs, **2e cl.**; mém. du dim. et des Ss. Janvier et comp.; préf. de la
 Ste Vierge; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. 1o des Ss.
 Eustache et comp, 2o du dim., 3o des Ss. Janvier et comp.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 26 septembre

Province ecclésiastique de Montréal

Diocèse de Montréal.—Du 20 septembre, saint Eustache; du 21,
 saint Matthieu (de Laprairie).

Diocèse de Saint-Hyacinthe.—Du 21 septembre, saint Matthieu
 (Beloil).

Diocèse de Sherbrooke.—Du 21 septembre, saint Matthieu (Dix-
 ville; du 24, Notre-Dame de la Merci (Rock-Island).

Diocèse de Valleyfield.—Du 26 septembre, sainte Justine.

Diocèse de Joliette.— Du 23 septembre, saint Lin; du 24, Notre-
 Dame de la Merci; du 25, saint Cléophas (de-Brandon).

Province ecclésiastique d'Ottawa

Diocèse d'Ottawa.—Du 21 septembre, saint Matthieu (Hammond).

Diocèse de Pembroke.—Du 24 septembre, Notre-Dame de la Merci (Bancroft).

Diocèse de Mont-Laurier.—Du 24 septembre, Notre-Dame de la Merci (Huberdeau).

Diocèse de Haileybury.—Du 21 septembre, saint Matthieu (Hurricaneaw).

Province ecclésiastique de Québec

Diocèse des Trois-Rivières.—Du 21 septembre, saint Matthieu (Caxton); du 22, saint Maurice; du 23, sainte Thècle.

J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi	20 septembre	— Laprairie.
Mercredi	22	— Verchères.
		— Saint-Christophe.
Vendredi	24	— Notre-Dame-de-la-Défense.
Dimanche	26	— Saint-François-Solano.

L'EDUCATION DES ENFANTS

L faudrait, pour toucher et pétrir l'âme des enfants, les mains pures des anges! Hélas! hélas! les pauvres petits! J'en vois partout confiés à des mains indignes ou du moins maladroites et si ignorantes. Combien peu de pères et de mères songent d'avance à ce devoir de l'éducation et veulent consciencieusement l'accomplir! On ne s'y prépare pas... L'éducation domestique est une oeuvre éminemment difficile. Il n'y faut pas seulement du dévouement, mais infiniment de tact, de savoir, d'expérience et d'observation.

Quels sont les jeunes gens et les jeunes filles, qui, avant leur mariage, en prévoient et en apprennent les devoirs sacrés? On se prépare à être officier, magistrat, professeur, industriel,

¹ D'un très beau livre que Mgr Tissier, évêque de Châlons, vient de publier, sous ce titre *Les soucis d'une femme du monde*, nous extrayons cette page superbe sur l'éducation des enfants.

savant. On se prépare à toutes les fonctions sérieuses par des années de travail. La jeune fille attend de longs mois, dans une oisiveté inquiète et ennuyée, le jour heureux où elle deviendra femme, et les obligations de la maternité la surprennent dans une insouciance coupable du plus sublime et du plus mystérieux de ses ministères qu'est l'éducation.

Non, on ne s'y prépare pas, et dans un certain monde, est-ce qu'on se gêne pour l'accomplir? Dès les premiers instants, on confie les enfants à des soins mercenaires, qui coûtent cher plus tard en regrets et en larmes. Dès qu'on le peut, on s'en débarrasse, en les mettant à l'école, en pension, et en les abandonnant sans contrôle à leurs professeurs et à leurs institutrices, pour continuer la vie de plaisirs et de fêtes, la vie affairée et égoïste dont la maternité avait à grand'peine arrêté le train.

Les enfants trouvés et les pupilles de la guerre ont la charité publique pour les recueillir et pour les élever. Ils ont encore, ici et là, des religieuses dévouées qui leur sont d'admirables mères. Il y a des enfants riches, dans des familles soi-disant chrétiennes, qui sont moins bien traités, abandonnés de leur père et de leur mère qui travaillent ou s'amuse, et livrés à une domesticité douteuse qui souvent s'en soucie peu, occupée elle aussi de ses passions.

Sans doute, un père et une mère ne sont pas tenus de rompre absolument avec le monde. Mais ils doivent s'en retirer dans la mesure nécessaire pour ne manquer en rien à ce que réclame d'eux l'éducation de leurs enfants. Le contraire est une déchéance morale, un mépris du plus grand devoir des parents, dont on ne saurait trop, surtout en nos temps où l'école publique ne supplée plus, déplorer le désordre et le malheur et craindre les pernicieuses conséquences.

Mgr TISSIER.

LE CAP SUR LA LUNE...

L est des gens qui voient tout à travers des lunettes noires. Pendant la guerre, ils nous prophétisaient la défaite... C'est la victoire qui est venue. Ils n'ont pas, pour si peu, retiré leurs lunettes. "Oui, disaient-ils, la guerre est finie avec les Allemands... Mais elle va reprendre entre Français. Vous allez voir les élections!... " Nous les avons vues, les élections!... Alors, affermissant encore leurs lunettes, ils nous ont dit: " Vous allez voir les grèves!... Vous allez voir le premier mai!... Vous allez voir le règne du socialisme!... et le bolchevisme russe assaisonné à la française!... " Nous avons vu... ce que vous savez : des grèves maudites surtout par les grévistes ; un premier mai distillant plus d'ennui que de sang ; une armée socialiste mais plus française que socialiste, irritée et désabusée en voyant quelques-uns de ses chefs plus socialistes que français ; des bolchevisants peu fiers des " dernières nouvelles " du bolchevisme russe et de sa manière d'adoucir les moeurs!...

Et en regard de cela, sans nier les fautes, les lacunes, les inquiétudes, les difficultés du présent et de l'avenir, nous avons vu : une société disposée à se défendre ; un gouvernement résolu à gouverner ; des bourgeois, — ces " fainéants ! " — faisant l'ouvrage des " travailleurs " qui se reposaient ; et tout cela assaisonné de la bonne humeur qui, en France, ne perd jamais ses droits.

Devant ces faits, beaucoup de socialistes se sont demandé si leurs chefs n'avaient pas mis le cap sur la lune... Le cap sur la lune ? C'est une histoire qui m'a été racontée. Elle a, tout au moins, le mérite de l'authenticité. Je veux vous la conter à mon tour.

Un navire de l'Etat voguait sur le vaste océan. C'était la nuit, par un temps couvert. Les nuages ne laissaient même

pas percer l'obscur clarté qui tombe des étoiles. A l'horizon, la lune paressait encore, se dorlotant dans la paire de draps que lui font les ondes et les nuages et s'exhortant à se lever bientôt. Sur le pont, le commandant va et vient, faisant sa dernière promenade et fumant sa dernière pipe, songeant à se coucher tandis que la lune songeait à se lever: esprit de contradiction. Soudain, tout là-bas, un point lumineux attire son attention. Cela semble à la fois s'agiter et s'agrandir. Un nuage paraît s'incendier...

Le commandant va alors trouver l'officier de quart: — Voyez donc, là-bas, cet incendie: c'est un navire qui prend feu. — Pardon, mon commandant, ce n'est pas un sinistre, c'est la lune. — Vous n'allez pas, mon cher, me faire prendre une vessie pour une lanterne ni un bateau pour un astre. (Je vous ai signalé déjà, chez ce supérieur, l'esprit de contradiction.) C'est un bateau en perdition, vous dis-je... Vite, le cap dessus!... Fidèle à cet ordre, l'officier de quart vira de bord, et le navire prit la direction du mystère...

Le dit mystère fut, d'ailleurs, vite éclairci. Le feu, à la fois, augmentait et se précisait. La lune, enfin décidée à sortir de son lit, passait sa tête à travers les lucarnes des nuages, irradiant sur les eaux ces jeux de lumière qui font le délice des navigateurs et le désespoir des peintres. Le commandant dut reconnaître son erreur. Il le fit d'ailleurs d'un air bougon... Mais enfin, le navire de l'Etat reprit bientôt sa route normale, un instant abandonné.

L'officier de quart dut inscrire l'incident sur le journal du bord. Il le fit en ces termes, que conservent les archives du ministère de la marine: *A 11 h. $\frac{3}{4}$, le commandant fait mettre le cap sur la lune. — A minuit, voyant qu'on n'en approchait pas sensiblement, il fait reprendre la direction normale.*

Cette histoire est en même temps une parabole. Le navire qui porte le socialisme, ses théories et ses partisans, avait mis

le cap sur la lune!... Les enfants, veulent qu'on la leur apporte, la lune, dès qu'ils l'aperçoivent, dans un seau d'eau. Les socialistes français, qui ne sont plus des enfants, savent qu'elle ne viendra pas les trouver, mais ils pensent pouvoir aller jusqu'à elle. Leur lune, c'est l'égalité des fortunes... ou des misères; c'est l'égalité des talents, des labours et des mérites; c'est la société sans haut ni bas, tout le monde savant, tout le monde ingénieur, tous pour commander et personne pour obéir!...

Ils avaient mis le cap sur la lune!... Mais les faits sont venus. Ils ont vu que les patries existeraient toujours, que la France exigerait toujours de ses enfants l'amour et le sacrifice, qu'il faudrait toujours obéir, lutter, peiner, se sacrifier. Ils ont vu que leurs rêves... n'étaient que des rêves. Alors, beaucoup d'entre eux ont fait bravement, et simplement, machine en arrière. Ils avaient mis le cap sur la lune... Mais bientôt, "voyant qu'on n'en approchait pas sensiblement, ils ont repris la direction normale..."

La Croix de Paris.

EUGÈNE DUPLESSY.

LA " COLONIE DU RAPATRIEMENT "

LA *Revue canadienne* (avril, mai, juillet, octobre 1914, avril et septembre 1915) a raconté, sous ce titre, l'un des efforts les plus heureux que l'on ait entrepris pour coloniser notre vaste province.

La " colonie du rapatriement ", c'est un groupe de trois cantons faisant partie du comté de Compton. Appelés jadis *Ditton*, *Emberton* et *Chesham*, ils sont devenus *La Patrie*, *Chartierville* et *Notre-Dame-des-Bois*. Ils ont reçu ces désignations nouvelles à l'occasion de l'effort accompli par le gouvernement provincial, pour rappeler chez nous, en 1875, les Cana-

diens émigrés aux Etats-Unis. On sait que les deux agents de cette oeuvre furent deux patriotes de grande valeur, Jérôme-Adolphe Chicoyne, du côté canadien, Ferdinand Gagnon, du côté américain.

Antérieurement toutefois à cette poussée de retours au pays, cette région avait attiré les regards de notre province. C'est ainsi que des sociétés de colonisation, formées après 1868, s'étaient fait attribuer des domaines étendus dans ce territoire alors inculte. Celles de Compton, de Saint-Hyacinthe et de Bagot tournèrent leur zèle vers les trois cantons de Chesham, de Ditton et d'Emberton.

La première exploration eut lieu en 1870. Une délégation des sociétés de Bagot et de Saint-Hyacinthe, guidée par l'agent de colonisation Chicoyne, escortée du curé de Coaticook, l'abbé Jean-Baptiste Chartier, partit de Cookshire et ne s'arrêta plus, après deux jours de marche forcée, que sur les bords d'une modeste rivière, dans le premier rang d'Emberton. Les explorateurs, à l'exemple du missionnaire, frappèrent à coups de hache un énorme bouleau. L'arbre tombé, ils en équarrirent un des côtés, celui qui allait servir de table d'autel le lendemain. L'écorce fut transformée en crucifix, en cartons d'autel, en chandeliers... Le 16 juin 1870, on répéta la scène qui s'était produite sur la plage de Montréal le 16 mai 1642. Le missionnaire célébra la messe en plein air et, comme le Père Vimont jadis, proclama que " le grain de sénevé jeté en terre à cette heure se développerait et produirait un jour un grand arbre ". Le récit de la scène écrit sur l'écorce encore fut envoyé au *Pionnier* de Sherbrooke.

Dans un cas comme dans l'autre, la prophétie s'est vérifiée. La " colonie du rapatriement ", après cinquante années, est devenue prospère. La population s'y est largement accrue. La forêt y a fait place à des champs fertiles. Des paroisses parfaitement organisées ont succédé aux missions et dessertes pri-

mitives. Dans deux des cantons sur trois, des religieuses ont pris la direction de l'école principale. Sur les ruines des chapelles se sont élevées des églises solides et coquettes. Tout ce progrès réjouit les habitants de la région, protestants comme catholiques. N'est-ce pas l'ancien ministre John Henry Pope qui disait: " Je suis heureux, chaque fois que se fonde, dans les limites de mon comté, une église catholique nouvelle; avec elle je vois s'y étendre la prospérité, la paix et la civilisation!"

Il convenait de commémorer le jour qui fut le point de départ de ce mouvement. La fête, qui eût dû avoir lieu le 16 juin dernier, avait été réportée au 29 août. Un curé actif, l'abbé Arcade Ethier, des pionniers reconnaissants, Mathias de Bellefeuille et Pierre Ducharme, avaient voulu que ce cinquanteenaire fût un événement. Les neveux du premier missionnaire furent appelés à renouveler son geste.¹ Mgr Larocque, évêque du diocèse, voulut bénir une oeuvre dont son cousin, l'ancien évêque de Saint-Hyacinthe, avait sanctifié les prémices. Deux personnages officiels, le sénateur Rufus Pope, fils de l'ancien ministre, et son cousin Hunt, député au fédéral, avaient consenti à redire les progrès accomplis.

La fête, célébrée à Chartierville le dimanche 29 août, fut digne de son objet. Elle rappela aux générations oubliées le patriotisme des hommes qui, les premiers—explorateurs, pionniers, organisateurs ou missionnaires—, ouvrirent à notre foi et à notre langue ce vaste domaine. Elle démontra par les faits que toute oeuvre consacrée par la religion et fondée sur l'amour du sol finit toujours par réussir. Les assistants retournèrent de

¹ Ces neveux, c'étaient: M. le chanoine Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal, qui prêcha l'allocution de circonstance; M. l'abbé Edmond Chartier, frère du précédent, ancien aumônier des armées canadiennes et curé de Stanhope; M. l'abbé Emile Vincent, professeur de philosophie à Sherbrooke, et M. l'abbé Armand Malouin, professeur au même séminaire.

Chartierville de plus en plus convaincus que la colonisation, le défrichement, l'agriculture sont la tâche primordiale confiée à notre peuple. A cette heure de mercantilisme, de finance, de commerce et d'industrie, la leçon est peut-être bonne à recueillir.

Pour la Rédaction.

LE PALAIS EPISCOPAL DE SHERBROOKE

UNE circonstance particulière nous ayant conduit récemment à Sherbrooke, nous avons eu l'avantage de voir et d'admirer le nouvel évêché de la coquette petite ville qu'on est convenu d'appeler la reine des Cantons de l'Est.

Cet évêché, c'est mieux qu'un palais, c'est un monument : un monument unique en son genre en notre pays, et, sans doute, sur tout le continent nord de l'Amérique. Nous ne connaissons pas assez le sud de notre hémisphère pour y aller chercher des sujets de comparaison. Mais nous croyons bien qu'il n'y a qu'aux vieux pays, en Espagne peut-être, dans le nord de l'Italie ou en Suisse, et surtout aux bords de la Loire, sur la terre de France, qu'on peut trouver l'équivalent du splendide palais épiscopal que le vénérable Mgr LaRocque vient d'élever à la gloire de Dieu et à l'honneur de la sainte Eglise.

Quand, plus tard, au-dessus de la fort belle " chapelle pauline " — très vaste église souterraine, qui vient aussi d'être construite et livrée au culte — s'élèvera la cathédrale projetée, l'ensemble des édifices religieux de la cité sherbrookienne, évêché et cathédrale, séminaire Saint-Charles, couvent du mont Notre-Dame et maison-mère de la Sainte-Famille, constituera l'un des plus beaux et des plus imposants qui se puissent voir.

Le palais épiscopal à lui seul attire justement l'attention et provoque l'enthousiasme des visiteurs et des touristes. On n'est

pas accoutumé en Amérique à tant de riche et solide austérité. On ne connaît guère en Europe un pareil ensemble de commodités et de confort modernes. " Le bon Dieu m'avait donné un rocher superbe, nous disait Mgr de Sherbrooke, j'ai cru qu'il convenait d'y asseoir un palais épiscopal qui fût vraiment beau. D'ailleurs, à mon âge, ce n'est sûrement pas pour moi que je l'ai bâti. C'est pour Dieu et pour l'Eglise. " " C'est ainsi, Monseigneur, aurions-nous pu répondre, qu'on faisait au moyen âge. On construisait pour l'éternité, parce qu'on savait voir par delà les rives du temps. Et c'est pourquoi ce moyen âge tant décrié nous a laissé de si purs chefs d'oeuvres, qui sont l'honneur et l'orgueil du génie humain. "

Nous ne nous mettrons pas en frais pour décrire ce beau monument qu'est le palais épiscopal de Sherbrooke. La chose est déjà faite et bien faite. Dans le livre sur le *jubilé d'argent et d'or* de Mgr Larocque, que viennent de publier quelques prêtres du diocèse de Sherbrooke, M. l'abbé Courtemanche a tracé, de ce magnifique édifice, un " crayon "; qui, pensons-nous, restera. Le voici, pour l'extérieur :

Placé sur le plus haut sommet du roc immense qui sert de piédestal à la majeure partie des édifices religieux de la ville de Sherbrooke, le nouveau palais, par son site exceptionnel, sa masse imposante, son style plutôt sévère, rappelle les châteaux français de la fin du *moyen âge* ou du commencement de la *renaissance*. L'étranger, qui, des hauteurs voisines (disons de Sherbrooke-Est), jetterait un oeil exercé sur la façade orientale, qui est de beaucoup la plus considérable, tant par la longueur que par la hauteur, se croirait transporté, sur les bords de la Loire, en face de l'antique château d'Amboise, dont on ne se lasse pas d'admirer la variété des détails dans l'unité d'ensemble... Cette façade orientale, qui ne saurait être bien étudiée qu'à distance, présente une ligne brisée très accentuée. Les promenades et loggias se dessinent nettement sur l'ensemble, tandis que les avant-corps, formés par la chapelle et un loggia, donnent des jeux d'ombre et de lumière qui se détachent vigoureusement... L'autre façade — l'occidentale — est destinée à être vue de près. Elle est relativement basse et courte, en comparaison de celle qui lui est opposée. Mais, par contre, c'est elle qui s'est parée du fini artistique. L'entrée principale est abritée par

un portique voûté, entièrement construit de granit. Les contre-forts, niches, arcades forment un ensemble grandiose, qui, de l'aveu des connaisseurs, est un travail unique au pays. Si l'on s'éloigne quelque peu pour embrasser (d'un coup d'oeil) toute la composition de l'oeuvre, le regard oublie ce qu'il y a de sévère dans la masse, pour se reposer sur les fouillis délicats des petits détails, et alors, mais alors seulement, il s'aperçoit que le style est vrai et que le colosse est beau...

Voilà qui n'est pas si mal, il nous semble, et, comme ce professeur térésien qui nous prêchait naguère ses sermons en nous récitant mot à mot les conseils du Père Olivaint — en écoliers malins nous avons vite retrouvé son texte dans le *Guide du jeune homme* — nous ne voyons pas pourquoi nous nous serions privé de reproduire une si bonne page.

Ajoutons, pour donner une idée des proportions, que le corps de logis principal, formant la façade ouest, a 132 pieds de longueur sur 55 pieds de hauteur du sol au toit; que la façade opposée, regardant l'est, présente en plus du corps de logis deux ailes qui le flanquent, le tout d'une longueur totale de 200 pieds sur 75 pieds de hauteur — le sommet du petit campanile qui couronne la tour est étant de 100 pieds au-dessus du sol; et qu'enfin, le développement extérieur des murs est de 645 pieds, donnant une superficie totale de 14,300 pieds. Et puis, encore, n'oublions pas les belles "gargouilles", qui pointent ça et là, comme pour achever de nous transporter en plein moyen âge. "Mes gargouilles!" dit Monseigneur, et avec quel accent!

Mais ce n'est là que l'extérieur. Avec M. l'abbé Courtemanche toujours, pénétrons à l'intérieur, par la lourde porte de chêne, et entrons dans ce qu'il appelle le grand *hall*.

Il fait bien sombre ici! Attendez, l'oeil s'habitue vite à ce demi-jour qui agrandit encore les vastes proportions de cette quasi *salle des pas perdus* haute de deux étages. A mi-hauteur court, de chaque côté, un long couloir, bordé d'une clôture de pierre délicatement ciselée, s'harmonisant très bien et se mêlant presque à une multitude d'arcades et de piliers qui forment des jeux intéressants de

lumière craintive. A l'extrémité du grand passage s'ouvre le salon principal, orné d'une belle cheminée, et où l'on voit, sur les fenêtres, les armoiries coloriées des principaux personnages ecclésiastiques qui ont joué un rôle dans l'histoire du diocèse de Sherbrooke. Du salon l'on peut passer à la chapelle (de Monseigneur), toute resplendissante de clarté et de gracieuse délicatesse, avec ses faisceaux de colonnettes qui s'épanouissent dans la voûte en gentilles nervures... Enfin, sous l'escalier principal (sjs au centre de cette salle *des pas perdus* dont il a été question, et qui conduit à l'étage supérieur), un autre escalier monumental, tout de marbre construit, permet de descendre au vaste réfectoire que l'on croirait destiné — tant sa forme surbaissée et ses lourds piliers ont rêver à celui du mont Saint-Michel — à une silencieuse réunion de moines austères se préparant à des agapes d'une fraternité et d'une frugalité proverbiales. Qui fera la lecture? Tout nous y invite, et, près des grandes fenêtres sur lesquelles sont dessinés les signes du zodiaque, il y a une superbe place pour une tribune élevée. Tout l'édifice conserve donc un caractère semi-religieux approprié aux fonctions pour lesquelles il est destiné.

Ajoutons encore que toute la structure intérieure et le toit sont en béton armé; que les fenêtres sont en acier avec petits carreaux de verre mis en plomb; que les divers escaliers et le parquet du grand *hall* — pour retenir l'expression dont se sert M. l'abbé Courtemanche — sont en marbre; que tous les planchers des corridors et du réfectoire sont recouverts de marbre et de ciment; que, d'ailleurs, les diverses pièces sont d'une grande simplicité avec l'enduit des murs laissé au naturel et les plafonds blancs; et que, par conséquent, ce magnifique édifice est complètement à l'épreuve du feu.

Répétons-le, l'évêché de Sherbrooke, ce n'est pas seulement un palais, c'est un monument, très beau, impressionnant, qui évoque les fortes structures des âges de foi, en y ajoutant les perfectionnements des mécanismes et des inventions modernes, qui paraît aussi solide que le roc dans lequel il s'enfonce et d'où il surgit, et qui, sûrement, en bravant les siècles, redira aux générations des générations le savoir de l'architecte (M. Louis Audet) et des ouvriers qui l'ont construit, l'esprit d'ini-

tiative et le bon goût de Mgr LaRocque et de son auxiliaire Mgr Chalifoux, comme aussi le sens de religion et la générosité de coeur des citoyens de la ville et du diocèse de Sherbrooke, aux années de grâce 1914-1920.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

MGR MAURICE RIVIERE

archevêque d'Aix ¹

MGR RIVIERE appartient à une vieille famille de la bourgeoisie parisienne, qui se rattache à la Bourgogne et au Comtat, presque à la Provence. Il est l'aîné de six enfants. Il a compté au service de la France, dans les armées, trois frères et huit neveux. Un de ses frères, deuxième vicaire à la Trinité, s'est engagé en 1914, comme aumônier militaire de la flotte. On dit, dans les milieux catholiques de la capitale: "Les Rivière sont dans les oeuvres!" Notre nouvel archevêque a le bonheur d'avoir encore sa mère, qui habite Paris.

Après avoir passé par le collège Stanislas, l'abbé Rivière, sur les conseils de Mgr Gay, se rendit à Rome, où il acheva, au séminaire français, ses études ecclésiastiques, couronnées par le doctorat en philosophie et en droit canonique. Ordonné prêtre le 8 avril 1882, à Saint-Jean-de-Latran, par le cardinal Monaco-Lavaletta, il célébra sa première messe à la Trinité des Monts, en la chapelle de la *Mère admirable*, ayant comme servants son vénéré père et son oncle maternel, M. Gamard, qui a été élu député catholique de Laval.

¹ Nous sommes heureux de reproduire l'article suivant, de la *Semaine religieuse* d'Aix, au sujet de son nouvel archevêque, Mgr Rivière, jusqu'ici, et depuis cinq ans, évêque de Périgueux. Nos lecteurs se rappelleront que Mgr Rivière fut, à Rome, le condisciple de Mgr l'archevêque de Montréal, dont il est resté l'ami.

Peu après sa rentrée à Paris, l'abbé Rivière devint vicaire à la Madeleine. Le cardinal Guibert, en l'envoyant, lui avait dit: " Il faut être novice là où vous serez profès. " Il resta dans cette paroisse jusqu'en 1898, exerçant avec un zèle jamais lassé, en véritable profès, un ministère très chargé de catéchiste, de confesseur et de prédicateur.

Curé de Saint-Antoine, paroisse populeuse qui, depuis la révolution, n'avait, pour l'exercice du culte, que la chapelle de l'hospice des Quinze-Vingts, il dut s'inquiéter de la construction d'une église. L'oeuvre fut menée avec la plus grande activité. En 1906, le curé bâtisseur, à peine installé dans le nouvel édifice, était nommé à la Madeleine. Il y resta neuf années. Entre autres oeuvres qui ont marqué son ministère, il faut citer la réouverture de l'école de garçons, l'établissement d'un grand dispensaire avec petit hôpital et une maison de bonne garde et d'éducation pour les jeunes filles. Pendant la guerre, treize mois durant, le curé de la Madeleine prêchait deux fois le dimanche, afin de réconforter les âmes. A la messe de 11 heures, l'église était trop petite pour contenir les fidèles attirés par la parole ardente de foi et de patriotisme du pasteur.

Nommé évêque de Périgueux le 29 mai 1915, Mgr Rivière fut sacré le 21 septembre dans son église même par le cardinal Amette, entouré de 17 archevêques et évêques. Il y avait à la cérémonie de nombreuses personnalités civiles et militaires. On y remarquait le général Pau, Maurice Barrès et René Bazin, de l'Académie française. Un témoin écrit: " Il nous souvient d'avoir vu des larmes versées par les paroissiens. Quelques-uns nous disaient: " Messieurs les Périgourdin, vous êtes bien servis ! "

Dans son diocèse, Mgr Rivière a donné beaucoup de sa personne et de son coeur. Il profitait de toutes les occasions, services funèbres, tournées pastorales, etc., pour soutenir les cou-

rages en portant les âmes à la prière fervente et à l'intensité de la vie chrétienne. Il a inauguré en dehors de l'église des conférences pour les hommes seuls, et l'initiative a donné d'excellents résultats. Il a créé une commission archéologique qui veille surtout aux réparations et à l'entretien des églises du diocèse. Ses tournées de confirmation furent très nombreuses. Beaucoup de petites paroisses reçurent l'évêque: quelques-unes, depuis quarante ans, n'avaient pas eu le bonheur de la visite du chef du diocèse.

COURTES REPONSES A DIVERSES CONSULTATIONS

DERNIER EVANGILE

10 Le prêtre doit-il se placer de biais pour lire le dernier évangile?

Assurément, comme au premier évangile. La rubrique, à l'occasion du dernier évangile n'est pas assez explicite pour ceux qui ne connaissent pas la raison de cette position. Mais ceux qui la connaissent ne peuvent avoir de doute, puisqu'elle vaut également pour le dernier évangile. D'ailleurs on a consulté sur ce point la Congrégation des Rites qui a répondu, le 30 août 1892, qu'il fallait se placer de biais pour le dernier évangile comme pour le premier. La raison de cette position qui peut paraître étrange est de faciliter au peuple l'audition de la lecture de l'évangile. Ne pouvant se tourner complètement vers les fidèles, le prêtre doit se tourner à demi; le missel doit être placé de biais de sorte que le dos en soit tourné vers l'angle postérieur de la table de l'autel, et le prêtre se place droit devant le missel.

Lorsqu'on lit le dernier évangile dans le missel, il est facile d'observer cette prescription, vu que le missel est déposé de biais. Mais on est exposé à y manquer et à se tenir droit, comme au milieu ou au coin de l'épître, lorsqu'on le lit sur le

carton d'autel. C'est alors qu'il faut penser à la raison de placer de biais comme au premier évangile.

20 Sur quel ton doit-on lire le dernier évangile?

Comme le premier évangile, les oraisons, le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo*, etc., le dernier évangile doit être récité à haute et intelligible voix, de manière à être entendu de la généralité des fidèles. Cette obligation est corrélatrice de la précédente et aussi importante. L'une servirait bien peu sans l'autre. Ajoutons ici qu'il en est de même de la bénédiction qui doit toujours et dans tous les cas être donnée à haute voix.

30 Dans quelle position doit-on genuflecter pendant le dernier évangile ?

Lorsqu'il faut faire la genuflection pendant le dernier, aussi bien que pendant le premier évangile, on doit garder la même position, c'est-à-dire demeurer de biais comme pendant la lecture. Ce n'est que lorsque le saint Sacrement est exposé, soit sur la table (1er jour des Quarante-Heures), soit dans la niche élevée (dernier jour des Quarante-Heures), qu'on doit se tourner, vers le saint Sacrement, tout en appuyant les mains sur la table de l'autel. L'on se retourne ensuite vers le coin de l'autel pour lire ce qui reste de l'évangile, ne fut-ce que quelques mots.

40 Lorsqu'on lit un dernier évangile propre, doit-on fermer le missel vers la gauche ou vers le tabernacle ?

Il n'y a pas lieu de tenir compte du tabernacle pour cette action. On ferme le missel à ce moment, comme après les oraisons, lorsque le dernier évangile, est celui de saint Jean. À cause du silence de la rubrique du missel, les auteurs sont partagés et font des distinctions. Mais le *Cérémonial* de Le Vavasour-Haegy dans sa dernière édition (10e de 1910), que nous devons suivre, fait dans les deux cas fermer le missel vers la gauche, corrigeant sur ce point ce qu'il avait enseigné précédemment. L'*Ami du clergé* a déjà indiqué cette préférence.

J. S.